



HAL
open science

Henri Duveyrier. Un saint-simonien au désert (Introduction)

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. Henri Duveyrier. Un saint-simonien au désert (Introduction). Henri Duveyrier. Un saint-simonien au désert, Ibis Press, pp.1-14, 2007. halshs-00498752

HAL Id: halshs-00498752

<https://shs.hal.science/halshs-00498752>

Submitted on 8 Jul 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DOMINIQUE CASAJUS

HENRI DUVEYRIER
UN SAINT-SIMONIEN AU DÉSERT

**IBIS
PRESS**

2007

Table des matières

Introduction
Chapitre 1. L'enfance d'un explorateur
Chapitre 2. Les anathèmes du Père suprême
Chapitre 3. L'observateur stationné
Chapitre 4. Qui a écrit *Les Touareg du Nord* ?
Chapitre 5. Naissance d'une obsession
Chapitre 6. « L'Afrique nécrologique »
Chapitre 7. Le massacre de la mission Flatters
Chapitre 8. *La confrérie musulmane de Sîdi-Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsi*
Chapitre 9. Le dernier ami
Épilogue
Bibliographie
Index

Introduction

Henri Duveyrier restera pour la postérité « l'explorateur du pays touareg » – c'est le titre qu'il porte sur la plaque que la Société de Géographie a apposée à la tombe discrète et grise où il repose au cimetière du Père Lachaise. Il avait 24 ans lorsqu'il publia, en 1864, *Les Touareg du Nord*. La notoriété fut immédiate. Une commission brillamment composée lui décerna – « d'une voix unanime¹ », précisait le rapporteur – la grande médaille d'or de la Société de Géographie de Paris et la lui fit remettre le 15 avril 1864 « au milieu des applaudissements de l'assemblée² ». Le grand explorateur Heinrich Barth fit aussitôt savoir qu'il approuvait « sincèrement³ » ce choix. Victor-Adolphe Malte-Brun, le secrétaire général de la Société, consacra au livre un compte rendu louangeur dans les *Annales des voyages*⁴. Sainte-Beuve l'accabla lui aussi d'éloges dans *Le Constitutionnel* du lundi 21 novembre 1864, lui faisant un mérite d'avoir publié non un « Journal suivi » mais un ouvrage composé selon « la méthode de Volney⁵ ». Je doute fort que Duveyrier ait lu à l'époque ce *Voyage en Syrie et en Égypte*⁶ que Volney avait publié au retour d'un périple de plus de deux ans (janvier 1783 – mars 1785) –, un livre sobre et désenchanté dont les membres de l'expédition d'Égypte, Bonaparte en tête, avaient fait leur bréviaire, et qui tranchait avec le style d'ouvrage orientaliste alors en vogue. Mais, de fait, lui aussi décrivait successivement l'état physique et l'état politique des pays qu'il avait parcourus entre le 13 juin 1859 et le 2 septembre 1861. La géographie, la géologie, la météorologie, les productions minérales, la flore et la faune étaient d'abord traitées ; l'auteur considérait ensuite les centres commerciaux et religieux ; enfin, il parlait des Touaregs septentrionaux, de leur origine supposée, de leur histoire, de leurs caractères distinctifs, de leur vie familiale et sociale. La similitude s'arrête là : Duveyrier n'a pas le regard désolé de son devancier de 1787. Son livre a la fraîcheur d'une première rencontre. Le voyageur n'avait que vingt ans, ses hôtes n'étaient pas encore assujettis.

1 Vivien de Saint-Martin 1864 : 353.

2 Actes de la Société. Extraits des procès-verbaux des séances, *Bulletin de la Société de Géographie*, 5^{ème} série, VII, 1^{er} semestre 1864 : 375.

3 Actes de la Société. Extraits des procès-verbaux des séances, *Bulletin de la Société de Géographie*, 5^{ème} série, VII, 1^{er} semestre 1864 : 467.

4 Malte-Brun 1865.

5 Sainte-Beuve 1884 : 116

6 Volney 1787.

Sur les quelque vingt-sept mois de son voyage, il en avait passé plus de sept parmi les Touaregs Kel-Azdjer, qui nomadisaient au sud-est du Grand Erg oriental, entre le Fezzan et les montagnes du Hoggar ; territoire, appelé Azdjer (ou Ajjer⁷), où ils vivent encore aujourd'hui, de part et d'autre de la frontière algéro-libyenne. Ces Kel-Azdjer (ou Kel-Azgar, Kel-Azger, Kel-Ajjer) descendent sans doute des Azqar que Al-Idrîsi signale au XII^e siècle à dix-huit jours de marche de Ghadamès⁸. Peut-être ont-ils également quelque parenté avec les Âjar auxquels Ibn Hawqal attribue deux siècles plus tôt une contrée mal identifiée qu'il appelle *Fazzân*⁹. Il paraît en revanche hasardeux de suivre ceux qui les rapprochent du peuple garamante¹⁰ ; on peut simplement dire, puisque Ghadamès et l'oasis fezzanienne de Djerma sont vraisemblablement la Cidamus et la Garama que Pline le Vieux citait comme ses capitales, que les Kel-Azdjer habitent à peu près là où les anciens le situaient.

Si d'autres Européens les avaient déjà approchés, aucun n'avait pénétré aussi profondément dans leurs terres de parcours et n'était demeuré si longtemps auprès d'eux. Friedrich Hornemann avait venant du Caire passé quatre mois au Fezzan en 1799, était remonté de là à Tripoli puis s'était dirigé vers le Noupé où il était probablement mort en 1801, ne laissant de son passage dans le Fezzan que quelques lettres envoyées de Tripoli¹¹. Le capitaine Lyon avait à son tour parcouru le Fezzan en 1818 et en avait rapporté des croquis représentant l'armement et le costume des Touaregs¹², mais il n'était guère allé au-delà de Mourzouk. En 1822, le docteur Oudney, le major Denham et le lieutenant de vaisseau Clapperton avaient reconnu l'oasis de Ghat, mais, plus qu'au pays touareg, ils s'intéressaient aux liaisons caravanières avec le Bornou¹³. Le major Gordon Laing avait séjourné à la fin de 1825 en pays kel-azdjer, où les hôtes de Duveyrier se souvenaient encore de lui ; il avait été assassiné quelque part au nord de Tombouctou le 24 septembre 1826, et ses papiers ne furent, pour l'essentiel, jamais retrouvés¹⁴. James Richardson avait atteint Ghat à la fin de 1845 ou au début de 1846, et lui aussi avait laissé quelques souvenirs aux hôtes de Duveyrier. Épuisé, il avait renoncé à poursuivre plus au sud

7 Voir à la fin du chapitre la notice sur la transcription des termes vernaculaires.

8 Cuoq 1985 : 153.

9 Thiry 1995 : 199.

10 Rodd 1926 : 354 ; Norris 1972 : 230.

11 Hornemann 1803.

12 Lyon 1821.

13 Denham *et al.* 1826.

14 Voir Monod 1977.

comme il en avait eu d'abord l'intention et était revenu à Tripoli¹⁵. Heinrich Barth en 1850 n'avait fait que traverser leur pays¹⁶. Richardson s'était joint à lui et ce second voyage lui fut fatal. En novembre 1856 enfin, à la demande du maréchal Randon alors gouverneur de l'Algérie, le capitaine de Bonnemain s'était mis en route pour Ghadamès ; ce voyage n'était guère plus qu'une mission de reconnaissance, et son séjour à Ghadamès n'avait duré qu'une semaine¹⁷. Toujours à la demande du maréchal Randon, l'officier interprète Ismaël Boudierba avait atteint Ghat à la fin de septembre 1858. Il avait ouvert la voie à Duveyrier, mais là encore, on n'était pas allé au-delà de la mission exploratoire¹⁸. Quant aux brochures du général Daumas, de l'abbé Loyer, du baron Aucapitaine¹⁹, elles ne rapportaient que des témoignages de seconde main, hâtivement recueillis auprès de nomades rencontrés dans les oasis du nord du Sahara. Si l'on met à part Richardson dont je reparlerai, il s'agissait bien avec Duveyrier d'une première rencontre – ou du moins de la première rencontre relatée.

Souvent cité jusqu'à aujourd'hui, pillé plus souvent encore, le livre de Duveyrier occupe dans les études touarègues une place particulière, que le géographe Robert Capot-Rey a bien située²⁰ :

Là où Duveyrier affirme le mieux sa maîtrise, c'est quand il nous peint la société targaie. Barth n'avait apporté sur ce sujet que des renseignements sommaires parce qu'il était pressé d'arriver dans l'Aïr²¹. Duveyrier, lui, a vécu la vie des nomades, s'écartant des itinéraires directs, bavardant avec les vieux sous la tente, devisant avec les femmes au bord du puits, bref perdant libéralement son temps, ce qui est pour toutes les enquêtes qui touchent à l'homme, la meilleure manière de travailler. Il avait appris l'arabe à l'Université et le tamacheq par la pratique ; mais plus encore que par ses connaissances linguistiques, il était servi par son caractère : sa prudence, sa pondération, et surtout par un don de sympathie qui projette sa chaleur sur des coins demeurés gelés par l'intelligence.

Le voyageur Francis Rennel Rodd avait eu, lui aussi, des mots très justes : « Son étude systématique de l'ethnologie des Touaregs, son travail géographique et ses recherches sur la faune, la flore et l'histoire ancienne des pays qu'il avait visités, furent livrés au public sous une forme que les

15 Richardson 1848.

16 Barth 1857-1858.

17 Bonnemain 1859.

18 Boudierba 1859.

19 Daumas 1853 ; Aucapitaine 1861 ; Loyer 1863.

20 Capot-Rey 1948 : 222-223.

21 Aïr ou Ayr : Massif montagneux s'étendant entre Agadez et le nord de l'actuel Niger, où habitent les Touaregs Kel-Ewey (ou Kel-Owi). On l'appelle aussi Azben ou Asben.

Français ont considérée par la suite comme le modèle de ce que devait être un livre scientifique²². » En réalité, on l'a vu, Duveyrier avait au moins un devancier sur ce point, mais il est un fait que *Les Touareg de l'Ouest, Six mois chez les Touareg du Ahaggar, Les Touareg du Sud-Est, Les Touareg Ajjer*, ou encore *Les Touaregs du Hoggar*²³, semblent imités de son livre, sans en avoir la fraîcheur. Une fraîcheur dont Rodd a compris qu'il ne la retrouverait qu'en suivant un autre modèle. Son *People of the Veil* est un beau Journal suivi.

Homme aux curiosités universelles, Sainte-Beuve avait quelques bonnes raisons pour recenser *Les Touareg du Nord*, si jeune et inexpérimenté qu'en fût l'auteur. L'intérêt pour la littérature de voyage dont témoignaient déjà les deux *Lundis* qu'il a consacrés à Volney en février 1853 est l'une d'elles²⁴. Je crois qu'il en avait d'autres, moins intellectuelles. Elles tenaient à un fait essentiel dans la vie de Duveyrier : le voyageur avait grandi dans le sérail saint-simonien et même dans le proche entourage de ce Prosper Enfantin qu'on y appelait le Père suprême. Le saint-simonisme avait été, au début de la monarchie de Juillet, une de ces religions profanes²⁵ comme l'âge romantique en produisit quelques-unes, où l'utopie sociale se mêlait à l'espérance eschatologique. À l'époque où Duveyrier fit son voyage, l'ère apostolique n'était plus guère qu'un souvenir, mais quelques-uns des premiers convertis, qui en conservaient la nostalgie, cultivèrent jusqu'à leur mort les affections nées en ces années de ferveur et d'exaltation. L'un d'eux s'appelait Charles Duveyrier. Henri était son fils. Or le jeune Sainte-Beuve lui-même n'avait pas été insensible à la prédication saint-simonienne²⁶. Trop sceptique et trop désabusé pour ne pas prendre rapidement ses distances avec la secte, il resta en bons termes avec certains de ses membres ; son nom apparaît à plusieurs reprises dans la correspondance de Charles Duveyrier, auquel il consacra d'ailleurs en 1865 un de ses *Lundis*²⁷. Sachant d'expérience comment les comptes rendus se rédigent, je soupçonne que c'est un peu par amitié pour le père que le critique a recensé l'ouvrage du fils. Cependant, même si le livre a peut-être été déposé sur sa table de travail par des mains amies, ses éloges paraissent sincères.

22 Traduit de Rodd 1926 : 9.

23 Bissuel 1888 ; Benhazera 1908 ; Jean 1909 ; Gardel 1961 (le livre a été écrit en 1913) ; Lhote 1944.

24 Sainte-Beuve s.d.

25 Selon le mot de Lepenies 2002 : 269.

26 Voir Lepenies 2002, Bénichou 1977, 1992.

27 Sainte-Beuve 1886.

De plus, la méthode du critique – celle du moins que Proust lui attribue – n'était pas si mal adaptée à ce genre d'ouvrage. Il est des livres que nous lisons sans nous soucier de ce que fut leur auteur, ce qu'il vécut, ce qu'il souffrit. Ils sont seulement pour nous des instruments de travail, que nous consultons et méditons avec la froideur qui sied à l'étude. Qui veut en faire la critique doit s'inspirer du *Contre Sainte-Beuve* plutôt que des *Lundis*. Ce n'est pas le cas de celui de Duveyrier, tant il est difficile d'oublier les douloureuses circonstances de sa composition. La fin du voyage avait été dramatique. Frappé après son retour à Alger d'une maladie qui le laissa plusieurs semaines sans mémoire et sans raison, Duveyrier n'eut pas la force d'empêcher son hôte, le docteur Auguste Warnier, d'accaparer ses notes de voyage et d'en commencer la synthèse. De sorte que pour celui qui lit aujourd'hui *Les Touaregs du Nord*, la même question revient à chaque page : qui parle ici ? Warnier ou Duveyrier ? Et Duveyrier lui-même a bien dû songer quelquefois, quand la mélancolie le portait à le feuilleter, à ce qu'il y aurait dit si on l'avait laissé parler de sa seule voix. Il est tout aussi difficile d'oublier le destin ultérieur de l'ouvrage : fêté en 1864, il serait moqué vingt ans plus tard par des publicistes qui reprocheraient au voyageur d'avoir fait des Touaregs un portrait trompeusement irénique. Enfin, ceux qui savent dans quelles circonstances son auteur a mis fin à ses jours ne peuvent les ôter de leur esprit lorsqu'ils le lisent. Parler de l'homme, de ses misères, c'est donc encore parler de l'œuvre. Voilà pourquoi, parti il y a quelques années pour publier le commentaire d'un livre, j'en suis venu à m'intéresser aussi à son auteur.

Sur cette voie, j'avais un prédécesseur. En 1938, René Pottier a publié *Un prince saharien méconnu, Henri Duveyrier*, qui était à la fois une biographie de l'explorateur et une apologie de la colonisation. J'aurais mauvaise grâce à nier tout mérite à un travail qui a été conduit à une époque où quelques contemporains de Duveyrier étaient encore vivants. Mais il a aussi ses limites, qui tiennent à l'époque justement. Sans se rendre compte que les clameurs triomphales où le colonialisme se complaisait encore n'étaient plus alors que le chant du cygne, son auteur lui faisait inaugurer la longue série d'ouvrages qu'il allait consacrer à quelques figures tutélaires de la conquête saharienne : *Le cardinal Lavignerie, apôtre et civilisateur* en 1947, *Laperrine, conquérant pacifique du Sahara* en 1948, *Flatters* en 1948 encore, et trois ou quatre ouvrages entre 1943 et 1950 sur un Charles de Foucauld qu'il tenait pour le « saint de la colonisation²⁸ ». D'où, dans son *Prince saharien* comme dans tous ses ouvrages ultérieurs, un ton insupportablement cocardier et une certaine cécité. Son aveuglement portait

28 Massignon 1963 : 775.

notamment sur une confrérie musulmane qui aura occupé une place de choix dans la fantasmagorie coloniale. Elle avait été fondée au cours des années 1830 par un homme né dans l'Ouest algérien à la fin du XVIII^e siècle, Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî. Ses membres se retiraient dans des lieux infréquentés, attendant les événements qui devaient marquer la venue du prophète de la fin des temps. Les Européens ont peu à peu suscité autour de la confrérie senoussiste (la « Sanûsiyya ») ce que l'historien Jean-Louis Triaud a appelé une *légende noire*, où elle prenait la figure d'une coterie décidée à saper par tous les moyens l'avancée de la colonisation. C'est qu'il fallait bien, au moment où l'impérialisme français vivait ses grandes heures, que « le nouvel esprit conquérant crée ses propres adversaires mythologiques²⁹ ». Or, si les Senoussistes n'avaient assurément aucune sympathie pour les Infidèles, ils étaient en réalité plutôt soucieux de les fuir que de les combattre. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que la confrérie, provoquée à la violence par les incessantes tracasseries des Français, devint une puissance militaire et conquérante. En agissant envers elle selon l'idée qu'ils s'en faisaient, les Européens auront obtenu que la réalité se conforme à une image qui n'était à l'origine qu'un fantôme. Je crains que l'Occident n'ait reproduit le même genre d'erreur dans un passé récent, avec les mêmes et tragiques résultats que l'on sait.

Le livre imposant dans lequel Jean-Louis Triaud a retracé par le menu toutes les étapes de ce processus s'attarde sur Duveyrier durant trois longs chapitres. L'explorateur a, en effet, été l'un des artisans, et non des moindres, de la légende noire. Il avait déjà consacré à la confrérie quelques pages inquiètes, peut-être inspirées par Warnier, dans *Les Touareg du Nord*. En 1884, il fut beaucoup plus péremptoire dans une brochure à laquelle il allait attacher une grande importance, plus grande encore qu'à son livre sur les Touaregs : *La confrérie musulmane de Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî et son domaine géographique, en l'année 1300 de l'hégire – 1883 de notre ère*. Ce pamphlet avait mûri en lui pendant près de quinze années, au cours desquelles il avait fini par s'effrayer lui-même du hideux visage que son imagination alarmée prêtait à la Sanûsiyya. Long et douloureux parcours que Pottier était incapable de relater lucidement, pour la bonne raison qu'il cultivait les mêmes hallucinations et les mêmes frayeurs. En revanche, parce qu'il s'est fait l'historien de ces hallucinations et de ces frayeurs, Jean-Louis Triaud a esquissé la première biographie sereine de l'explorateur. À la même époque, dans un mémoire de maîtrise d'une qualité bien supérieure à ce qu'on attend habituellement des travaux d'étudiants, Emmanuelle Mambéré apportait des informations nouvelles et

29 Triaud 1995, I : 342.

précises sur le voyage et la maladie de Duveyrier³⁰. Un peu plus tard, Paul Pandolfi consacrait à l'explorateur plusieurs études qui faisaient apparaître combien nous lui sommes redevables de la fascination que les Touaregs exercent sur nous aujourd'hui encore³¹. Il restait cependant à écrire un ouvrage qui évaluerait ce que Duveyrier doit à son ascendance saint-simonienne ; qui détaillerait les circonstances de sa rencontre avec les Touaregs ; qui surtout parlerait dans un même mouvement du voyageur de 1859-1861 et du pamphlétaire de 1884. Car le fait est là : bien qu'il ait par ailleurs publié un grand nombre d'articles et de mémoires, Duveyrier aura été pour l'essentiel l'homme de deux livres étrangement antinomiques, l'idyllique relation d'une rencontre, et vingt ans plus tard la transcription d'un cauchemar. Tel est l'ouvrage que j'ai voulu composer. J'y ai suivi Duveyrier dans son voyage parmi les Touaregs, dans l'écriture des *Touareg du Nord*, puis dans le triste cheminement qui l'a conduit de ce premier livre à *La confrérie musulmane de Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî*, et je l'ai accompagné encore jusqu'à ce 25 avril 1892 où il s'est livré à la nuit. Le lecteur pourra y voir, selon son gré, un essai biographique ou le commentaire d'une œuvre. Je l'ai écrit tantôt avec l'auteur des *Lundis*, tantôt avec l'auteur du *Contre Sainte-Beuve* : je dirais en paraphrasant le second que j'y ai parlé sans complètement les confondre des deux moi de Duveyrier, celui qui a produit ses livres et celui qu'il a manifesté dans son voyage et dans sa vie.

Cet homme, cette vie, cette œuvre, il fallait les situer si peu que ce fût dans leur contexte historique. Or, inexorable et dévastatrice, la conquête coloniale prenait alors son essor, entraînant à sa suite l'interminable cortège de ces souffrances qu'on infligea pendant plus d'un siècle avec une bonne conscience dont quelques nostalgiques ruissellent encore. Les Touaregs étaient encore épargnés quand Duveyrier leur rendit visite mais, quarante ans plus tard, leur assujettissement serait consommé. Quarante ans d'inquiétude puis de colère durant lesquelles ils virent peu à peu ceux qui s'étaient d'abord présentés en partenaires se muer en conquérants. J'ai donc dû parler de leur inquiétude, dans la mesure où ma documentation me permettait de l'entrevoir, de leur colère aussi, dont les Français eurent l'ingénuité de s'étonner. Les aurais-je tues que j'aurais reproduit les erreurs de Pottier, et le présent livre aurait été inutile.

Les sources utilisées sont de plusieurs sortes.

Il y a, tout d'abord, le fonds Duveyrier-Maunoir des Archives nationales (notées ici AN). J'ai trouvé dans le dépouillement de ces vingt-

30 Mambré 1991-1992.

31 Pandolfi 2001, 2002, 2004.

cinq cartons un guide précieux en la personne de madame Françoise Aujogue, chargée de mission au département des fonds privés. Elle était alors en train de le réorganiser, ce qui a été pour elle l'occasion de quelques précieuses découvertes dont elle m'a obligeamment fait part.

Ensuite, le fonds Prosper Enfantin de la Bibliothèque de l'Arsenal (noté ici ARS).

Enfin, pour les fonds publics, le Centre des Archives d'Outre-Mer (noté ici AOM), où se trouvent des pièces ignorées de Pottier mais déjà bien balisées par Emmanuelle Mambré ; j'ai également utilisé quelques documents conservés au Service historique de l'armée de terre (SHAT), dans les archives de la Société de Géographie, et dans le fonds du ministère des travaux publics des Archives nationales.

Restaient les fonds privés que Pottier mentionnait d'une façon tellement sibylline que je désespérai longtemps de jamais les retrouver. Il parle seulement de « l'abondante documentation épistolaire inédite » qu'il avait obtenue de « Mme Georges Martin, héritière de M. Maunoir – ancien secrétaire de la Société de Géographie et légataire universel de Duveyrier³² ». « Mme Georges Martin », c'était une base de départ un peu exiguë pour retrouver d'éventuels descendants. Cette base s'élargit quand les archives de la Société de Géographie me livrèrent quatre lettres signées « Laure Martin ». Ces lettres étaient brèves, mais j'y apprenais tout de même que l'épistolière était la nièce de Charles Maunoir, qu'elle avait un frère nommé Charles Ledoux et un fils prénommé Edmond. Il n'est pas utile que je dise comment, *Google* aidant, ces quelques indications me mirent sur la voie d'un site genevois où apparaissait une Laure Ledoux ayant épousé un Georges Martin mort en 1912, dont l'un des cinq fils s'appelait Edmond. L'un de ses petits-enfants s'y appelait Denis Martin de Clausonne. Je n'eus pas de peine à trouver dans l'annuaire un Denis Martin de Clausonne dont j'avais tout lieu d'espérer qu'il était celui dont parlait mon site genevois. Je lui écrivis donc, en le priant de me pardonner l'indiscrétion fureteuse qui m'avait mis sur sa trace. La réponse vint peu après, courtoise et enjouée : « Vous avez bien frappé à la bonne porte car toutes vos suppositions sont justes et je suis bien le petit-fils de Laure Martin... » Mon correspondant proposait de me recevoir dès qu'il aurait eu le temps de retrouver ses papiers, rangés pour l'instant « dans le grenier d'un bâtiment annexe ». Il m'envoyait en attendant la photographie de la boussole d'Henri Duveyrier (qu'en ancien marin il préférait, me disait-il, appeler un compas de relèvements), ainsi que celle du livret militaire du voyageur. Il m'envoya par la suite la copie de plusieurs lettres de Charles

32 Pottier 1938 : VIII.

de Foucauld à Duveyrier – documents que Pottier avait abondamment cités sans préciser sa source, et dont je savais par mes recherches antérieures sur l'ermite de Tamanrasset que tous les spécialistes les croyaient perdues.

Cet homme affable était le dernier héritier de Charles Maunoir, et par là d'Henri Duveyrier. Dès que la chose fut possible, lui et son épouse me firent dans leur jolie maison de Normandie un accueil charmant. Il avait disposé sur la grande table de sa salle à manger tous les documents qu'il possédait, s'offrant à scanner lui-même ceux dont je désirerais les copies. Tandis que je dépouillais l'un après l'autre les cartons qu'il m'avait préparés, lui s'activait dans l'atelier de reproduction qu'il s'était ménagé à l'étage ; quand le moment de nous quitter approcha, il m'invita à mettre de côté les papiers dont les copies me manquaient encore, et quelques jours plus tard, je reçus à Paris le CD-Rom auquel il avait travaillé après mon départ. Avec ce fonds et ce que m'avaient livré les centres d'archives publiques, j'avais retrouvé à peu près tous les papiers auxquels Pottier avait eu accès, plus quelques autres auxquels il n'avait pas pris garde.

J'avais entre-temps fait une autre découverte. Philippe Régnier, l'un des maîtres en France des études saint-simoniennes, m'avait fourni l'adresse de Jacques Canton-Débat, qui venait de consacrer une thèse remarquée au saint-simonien François Barthélemy Arlès-Dufour³³. Cette fois, j'étais mis en contact non avec un héritier, mais avec un parent par alliance d'Henri Duveyrier. L'épouse de Jacques Canton-Débat descendait, en effet de la sœur de Duveyrier, laquelle avait été la bru d'Arlès-Dufour. Très documentée, la thèse faisait état de papiers privés appartenant à la famille de Lander. C'était se rapprocher encore de Duveyrier. Les Lander descendent en effet de Balthazar Duveyrier, un cousin au deuxième degré avec lequel Henri avait toujours eu des relations affectueuses. Par Jacques Canton-Débat, je fis la connaissance d'Henry de Lander, l'arrière-arrière-petit-fils de Balthazar Duveyrier. Il habite à Aix-en-Provence, lieu d'origine des Duveyrier, et occupe là-bas une maison ayant appartenu à son bisaïeul. Là encore, dans un salon qu'ornaient les portraits des oncles et des cousins de l'explorateur, cet arrière-arrière-petit-neveu d'Henri Duveyrier me fit avec son épouse un accueil empressé et mit à ma disposition de nombreux papiers de famille dont il me fit des copies. Et surtout, il détenait un document dont aucun commentateur n'avait jusque-là connu l'existence, un ensemble de plusieurs centaines de lettres de Duveyrier à Maunoir, avec pour quelques-unes la réponse de Maunoir. Il venait de confier au Centre des Archives d'Outre-Mer une copie de ce fonds épistolaire, laquelle était

33 Canton-Débat 2000.

malheureusement égarée quand je m’y rendis. Avec obligeance, il me confia sa copie personnelle lors de mes deux séjours à Aix-en-Provence.

Quelque temps après avoir fait la connaissance d’Henry de Lander, je reçus un appel de son cousin Bruno de La Fournière, arrière-arrière-petit fils de la cousine germaine d’Henri, Laure Van Der Vliet née Duveyrier-Mélesville. Bruno de La Fournière s’offrit de lui-même à me confier, jusqu’à ce que j’en aie fini le dépouillement, un document familial assez singulier qui s’avéra être le journal d’une figure centrale du saint-simonisme, Aglaé Saint-Hilaire. Elle avait été une proche amie de Charles Duveyrier, et plus tard la tutrice de Marie Duveyrier, sœur d’Henri. Celui-ci faisait plusieurs apparitions dans son journal, à une période de sa vie sur laquelle on ne disposait jusque-là d’aucune information.

Les fonds privés qu’on mettait ainsi à ma disposition (je les appellerai par la suite « fonds Martin de Clausonne », « fonds Lander », « fonds La Fournière »), outre qu’ils complétaient utilement l’image de l’explorateur et du savant, m’apportaient des informations insoupçonnées sur le moi qu’il avait manifesté dans sa vie. Et surtout, mes obligeants informateurs me faisaient bénéficier de leur regard sur Duveyrier. Pour eux, c’était un parent, un oncle pas si lointain, il était présent non seulement dans les papiers qu’ils conservaient mais dans leurs traditions de famille. Mon passé d’ethnologue m’a certes appris à être précautionneux avec la tradition orale, mais ce qu’elle livre a une saveur différente de celle des archives. Ainsi, la grand-mère de Bruno de La Fournière lui avait transmis le souvenir d’une scène survenue lors d’un dîner du 24 avril 1892, à un moment où Duveyrier avait probablement pris sa décision fatale et où elle le voyait pour la dernière fois. L’homme dont je le recevais à mon tour avait donc connu une femme qui fut la commensale de Duveyrier à la veille de sa mort. Entre l’explorateur et moi, la distance se raccourcissait, et je revenais aux archives – qui ont elles aussi leur saveur propre – avec un regard autre. J’avais fait déjà une expérience comparable dans mes recherches antérieures sur Charles de Foucauld, avec la différence que, dans son cas, les tenants de la tradition orale sont en même temps les dépositaires d’une orthodoxie et les défenseurs d’une cause. Rien de tel ici. C’est pourquoi ma reconnaissance envers ceux qui m’ont transmis leurs souvenirs sur Duveyrier est sans mélange. Même si mon travail se fonde avant tout sur des sources écrites et si j’en porte seul la responsabilité, leurs paroles l’ont irrigué.

Note sur les transcriptions

Pour les noms de peuples, j'ai utilisé de préférence les graphies auxquelles Duveyrier a recouru dans *Les Touareg du Nord*. Je parle donc des Kel-Azdjer (et non, comme on écrit plutôt aujourd'hui, des Kel-Ajjer), des Oulâd Sîdi Cheikh, de la famille des Bakkây, etc.

J'ai cependant traité « touareg » comme le mot français qu'il est devenu, en lui donnant le féminin « touarègue » et le pluriel « touaregs » ou « touarègues ». Duveyrier a écrit le mot sous la forme *Touareg* dans le titre de son livre, sous la forme *touâreg* dans le corps du texte. Il écrivait, en marquant ou non les voyelles longues : un targui, une targuia, des targuiât, des touâreg.

De plus, Duveyrier lui-même a varié dans ses usages. Les notations qu'il a utilisées dans *La confrérie musulmane de Sîdi Mohammed ben 'Alî Es-Senoûsî* sont parfois distinctes de celles des *Touareg du Nord*. Les Oulâd Sîdi Cheikh deviennent les Oulâd Sîdi Ech-Cheikh, les Bakkây deviennent les Bakkâï, etc. J'ai bien sûr gardé sa graphie lorsque je l'ai cité.

Pour les noms de tribus touarègues, je m'en suis tenu dans le corps du texte à des transcription inspirées de celle de Charles de Foucauld (Orâghen, Imanghasâten), mais ai respecté dans les citations les transcriptions des auteurs cités.

Par ailleurs, les éditeurs de son journal de route semblent ne pas avoir toujours respecté les notations de son manuscrit. Ainsi, le chef touareg que Duveyrier appelle « Ikhenoukhen » dans *Les Touareg du Nord* – et c'est la graphie qu'il utilise en général dans ses manuscrits, devient « Ikhenoukhen » dans la version publiée du journal. Là encore, j'ai respecté la graphie des passages cités. Le nom du chef touareg Ahitaghel est orthographié de toutes sortes de manières. J'ai respecté la graphie des passages cités, mais ai utilisé dans le corps du texte la seule graphie que j'estime correcte.

Pour les noms de lieux, j'ai respecté le choix des auteurs cités mais utilisé dans le corps du texte les graphies apparaissant sur les cartes les plus courantes. J'ai ainsi écrit « Ghadamès » et non « Ghadâmès » comme Duveyrier, « Ghat » et non « Rhat », « Rhât » ou « R'ât », « In-Salah » et non « In-Çalah », « Fès » et non « Fâs », « Meknès », « Tombouctou » et non « Timbouktou » ou « Tombouktou », etc. Cependant, j'ai transcrit « Azdjer » la région qu'il a visitée, et non « Ajjer » comme elle apparaît aujourd'hui sur les cartes, car le mot apparaît trop souvent sous la première forme dans les citations pour que je recoure à la seconde.

Plusieurs auteurs transcrivent « à l'arabe » les noms touaregs, de sorte que le « ag », ou « agg » touareg (« fils de ») devient « ben » dans certaines citations.

Pour les confréries musulmanes dont il est beaucoup question dans le livre, il m'a fallu faire des choix. La transcription « Sanûsiyya » reprend celle qu'utilise Jean-Louis Triaud dans le titre de son livre, qui me paraît devoir faire autorité sur ce point. Cependant, au lieu de donner comme il le fait le nom de *Sanûsi* aux membres de cette confrérie, j'ai préféré utilisé le mot « senoussiste » que l'usage a répandu au point d'en faire un mot français (il apparaît par exemple dans les documents juridiques relatifs à l'actuel conflit frontalier entre la Libye et le Tchad). J'ai fait de même pour les autres confréries. Ainsi, je parle de la « Tijâniyya », mais je donne à ses membres le nom aujourd'hui très répandu de Tidjanès.

Quelques patronymes européens comme « Tinne » ou « Mélesville » sont transcrits incorrectement par certains des auteurs cités (« Tinné », « Melesville »). J'ai comme toujours respecté le texte cité.

Le résultat n'est pas d'une cohérence parfaite, mais j'y ai concilié comme je l'ai pu les deux exigences contradictoires de la simplicité typographique et du respect des sources. À l'occasion, quitte à répéter ce que dit déjà la présente notice, des notes infrapaginales commentent mes choix de transcription.

Par ailleurs, j'ai respecté, comme il se doit, la graphie des manuscrits que je cite. En particulier, j'ai conservé partout l'orthographe et la ponctuation du scripteur, fussent-elles défectueuses (le jeune Duveyrier, et Madame Guillaume n'ont qu'une connaissance très approximative de l'orthographe). Certaines fautes risquant de rendre la phrase incompréhensible, je les ai fait suivre de la tournure correcte entre crochets. Je n'ai pas fait suivre d'un *[sic]* les fautes d'orthographe, sauf là où le lecteur pourrait croire à une coquille. J'ai adopté le même usage pour les fautes apparaissant dans les textes imprimés.

Bibliographie de l'introduction

Archives publiques

1) Archives nationales (AN), fonds Duveyrier-Maunoir. Cartons dépouillés : 47 AP 1 à 47 AP 25. Les documents cités figurent dans les cartons :

47 AP 1, dossier 3 : notes autobiographiques.

47 AP 2, dossier 1 : journal de Lautrach.

47 AP 3 : voyage dans la Province d'Alger, de février à avril 1857. Dossier 1 : correspondance avec Charles Duveyrier. Dossier 2 : manuscrits du journal de voyage.

47 AP 4, dossier 2 : lettres à Charles Duveyrier de 1859 à 1861.

47 AP 5 : carnets de voyage 1859-1861.

47 AP 7 : lettres à Charles Duveyrier 1862 et manuscrits divers de la période 1861-1863.

47 AP 8 : correspondance 1863-1874.

47 AP 9 : missions des Chotts 1874-1875.

47 AP 10 : correspondance 1876-1871.

47 AP 11 : activité scientifique 1876-1891.

47 AP 14 : écrits sur le Sahara, l'Islam et les confréries religieuses musulmanes.

47 AP 18 : correspondance de Maunoir au sujet de Duveyrier ; papiers de Maunoir autour les travaux de Duveyrier.

2) Archives nationales, ministère des travaux publics. Dossiers relatifs au transsaharien.

3) Archives d'outre-mer d'Aix-en-Provence (AOM), fonds du Gouvernement général de l'Algérie. Dossiers relatifs au voyage d'Henri Duveyrier.

4) Archives de la bibliothèque de l'Arsenal (ARS), fonds Prosper Enfantin.

Lettres d'Henri Duveyrier à Prosper Enfantin, à Charles Lambert, à Ismaïl Urbain.

Lettres de Prosper Enfantin à Henri Duveyrier, à Charles Duveyrier, à Barthélémy Arlès-Dufour, à Arthur Enfantin.

Lettres de Charles Duveyrier à Prosper Enfantin.

Lettres d'Auguste Warnier à Charles Duveyrier et à Prosper Enfantin.

Lettres d'Ismaïl Urbain à Henri Duveyrier.

Lettres de correspondants divers à Félicité Cassé dite Madame Guillaume.

Lettres de Barthélemy Arlès-Dufour à Prosper Enfantin.

5) Archives de la Société de géographie (Bibliothèque nationale).

Carton Du-Ey : Lettres de Madame Laure Martin.

6) Archives du Services historiques de l'Armée de Terre (SHAT). Documents relatifs à la soumission des Touaregs du Hoggar.

Archives privées

1) Fonds La Fournière.

Journal et testament d'Aglaé Saint-Hilaire.
Lettres diverses.

2) Fonds Lander

Lettres d'Henri Duveyrier à Charles Maunoir (1867-1891).
Lettres de Charles Maunoir à Duveyrier.
Lettres de Marie Duveyrier à Henri Duveyrier
Copies de lettres de Barthélemy Arlès-Dufour à Henri Duveyrier.
Lettres de Pierre Duveyrier à Henri Duveyrier.
Lettres de Balthazar Duveyrier à Henri Duveyrier.
Documents familiaux d'Henry de Lander.

3) Fonds Martin de Clausonne

Lettres de Charles de Foucauld à Henri Duveyrier.
Lettres diverses d'Henri Duveyrier et à Henri Duveyrier.
Testament d'Henri Duveyrier.
Testament et lettres de Félicité Cassé dite Madame Guillaume.
Lettres d'Alexandre Dumas fils à Félicie Guillaume.

Sources publiées.

- Aucapitaine, Baron H. 1861, Les Touareg. Renseignements géographiques et itinéraires, *Nouvelles annales des voyages, de la géographie, de l'histoire et de l'archéologie* 4 : 257-273.
- Barth, H., 1857-1858. *Reisen und Entdeckungen in Nord- und Zentralafrika in den Jahren 1849 bis 1855*, Goth, J. Perthes, 5 t.
- Benhazera, M. 1908. *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger, Adolphe Jourdan.
- Bénichou, P., 1977. *Le temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique*, Paris, Gallimard.
- Bénichou, P., 1992. *L'école du désenchantement. Sainte-Beuve, Nodier, Musset, Nerval, Gautier*, Paris, Gallimard.
- Bissuel, Lieutenant. 1888. *Les Touaregs de l'Ouest*, Alger, Adolphe Jourdan.
- Bonnemain, Capitaine 1859. Voyage à R'Adamès, *Revue algérienne et coloniale*, décembre 1859 : 116-132.
- Bouderba, Ismaël, Voyage à R'at, 1859. *Revue algérienne et coloniale*, décembre 1859 : 241-305.

- Canton-Débat, J., 2000. *Un homme d'affaire lyonnais : Arlès-Dufour (1797-1872)*, Thèse de l'Université Lyon II.
- Capot-Rey, R. 1848. L'exploration du Fezzân, *Cahiers Charles de Foucauld* 10 : 214-233.
- Cuoq J., 1985. *Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VII^e au XVI^e siècle*, CNRS, Paris.
- Daumas, Général E., 1853. *Mœurs et coutumes de l'Algérie : Tell, Kabylie, Sahara*, Paris, Hachette.
- Denham, D., H. Clapperton & W. Oudney, 1826. *Narrative and Discoveries in Northern and Central Africa in the years 1822, 1823 and 1824*, Londres, John Murray, 2 tomes.
- Gardel, 1961. *Les Touareg Ajjer*, Alger, Éditions Baconnier.
- Hornemann, F. 1803. *Voyage de F. Hornemann dans l'Afrique septentrionale*, Paris, Dentu, 2 tomes.
- Jean, C. 1909. *Les Touareg du Sud-Est : l'Aïr*, Paris, Larose.
- Lepénies, W. 2002 [1997]. *Sainte-Beuve. Au seuil de la modernité*, Paris, Gallimard.
- Lhote, H., 1944. *Les Touaregs du Hoggar*, Paris, Payot.
- Loyer, Ch. 1863. *Les Touaregs*, Paris, Benjamin Duprat.
- Lyon, Captain G. F., 1821. *Narrative of Travels in Northern Africa in the years 1818-19. Accompanied by Geographical Notices of Soudan and of the Course of Niger*, Londres, John Murray.
- Malte-Brun, V.-A., 1865. Exploration du Sahara. *Les Touareg du Nord* par Henri Duveyrier, *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire* 1 : 95-98.
- Mambré É., 1991-1992. *Henri Duveyrier Explorateur du Sahara (1840-1892)*. Mémoire de maîtrise, Université de Provence, Institut d'Histoire des Pays d'Outre-Mer.
- Massignon, L., 1963. Foucauld au désert devant le Dieu d'Abraham, Agar et Ismael, *Opera minora*, t 3 : 772-784.
- Monod, Th., 1977. *De Tripoli à Tombouctou, le dernier voyage de Laing 1825-1826*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer / Librairie orientaliste Paul Geuthner.
- Norris, H.T., 1972. *Saharan Myth and Saga*, Oxford, Clarendon Press.
- Pandolfi P., 2001. Les Touaregs et nous : une relation triangulaire ?, *Ethnologies comparées* 2, [<http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r2/p.p.htm>].
- Pandolfi, P. 2002. Imaginaire colonial et littérature. Jules Verne chez les Touaregs, *Ethnologies comparées*, 5 [<http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r5/p.p.htm>].
- Pandolfi. P., 2004. La construction du mythe touareg. Quelques remarques et hypothèses, *Ethnologies comparées*, 7 [<http://www.ethno-comp.net/r7/pl.p.htm>].
- Pottier R., 1938, *Un prince saharien méconnu. Henri Duveyrier*. Paris, Plon.
- Pottier R., 1939, *La vocation saharienne du Père de Foucauld*. Paris, Plon.
- Pottier, R., 1946, « Henri Duveyrier et Charles de Foucauld », *Cahiers Charles de Foucauld*, 1 : 41-56.

- Pottier, R., 1947. *Le cardinal Lavigerie, apôtre et civilisateur*, Paris, Les publications techniques et artistiques.
- Pottier, R. 1948. *Flatters*, Paris, Éditions de l'empire français.
- Richardson, J. 1848. *Travels in the Great Desert of Sahara in the Years of 1845 and 1846*, Londres, Richard Bentley, 2 tomes.
- Rodd, F. Rennel. 1926. *People of the Veil*, Londres, Macmillan.
- Sainte-Beuve, C.-A. s. d. Volney. Étude sur sa vie et ses œuvres, par Étienne Berger. 1852, in *Causeries du Lundi*, Paris, Garnier frères, t. 7 : 389-433.
- Sainte-Beuve, C.-A. 1884. Les Touareg du Nord par M. Henri Duveyrier, in *Nouveaux Lundis*, Paris, Calmann-Lévy, t. 9 : 111-134.
- Sainte-Beuve, C.-A. 1886. La civilisation et la démocratie française. Deux conférences par M. Ch. Duveyrier, in *Nouveaux lundis*, Paris, Calmann-Lévy, t. 10 : 237-255.
- Thiry, J., 1995. *Le Sahara libyen dans l'Afrique du Nord médiévale*, Louvain, Peeters.
- Triaud, J.-L., 1995. *La légende noire de la Sanûsiyya. Une confrérie musulmane sous le regard français (1840-1930)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2 tomes.
- Vivien de Saint-Martin, L., 1864. Rapport sur le prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, *Bulletin de la Société de Géographie*, 5^{ème} série, VII, 1^{er} semestre 1864 : 338-355.
- Volney, M. C.-F. 1787. *Voyage en Syrie et en Égypte, pendant les années 1783, 1784 et 1785*, Paris, Volland et Desenne, 2 tomes.